

Un scientifique affirme que l'Iran est imbattable | Dr Patrick Ringgenberg

Les perceptions occidentales de l'Iran sont profondément déformées. Patrick Ringgenberg, enseignant à l'EPFL et chercheur de longue date sur l'Iran, aborde les biais médiatiques, la complexité sociale et religieuse du pays, les échecs de la pensée en matière de changement de régime, les erreurs d'interprétation de la guerre, les factions internes du pouvoir, ainsi que le fossé entre les récits de la diaspora et la vie réelle en Iran. Liens : Patrick Ringgenberg Site web : <https://patrickringgenberg.com/home/> Academia : <https://unil.academia.edu/PatrickRinggenberg> Article : <https://forumgeopolitica.com/fr/article/la-guerre-contre-liran-un-tournant-pour-teheran-et-lordre-international> Substack Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Boutique : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Chapitres : 00:00:00 Introduction et évaluation de la guerre 00:03:36 La vie réelle en Iran 00:08:50 Tradition du vin et vie privée 00:12:24 Mauvaise lecture militaire et illusion de guerre 00:19:22 Biais médiatiques et experts absents 00:25:53 L'étiquette du régime des mollahs 00:31:19 Minorités et identité nationale 00:35:49 Factions de pouvoir et structure de l'État 00:48:40 Conclusion critique sur la couverture médiatique de l'Iran

#Pascal

Bienvenue à tous dans *Neutrality Studies*. Aujourd'hui, pour la première fois, nous recevons le Dr Patrick Ringgenberg, maître de conférences à l'EPFL de Lausanne — l'équivalent suisse du MIT — où il enseigne et mène des recherches sur l'Iran. Patrick, bienvenue. Merci. Bonjour. Merci beaucoup d'être avec nous. Je voulais vous parler parce que vous avez écrit et exprimé votre mécontentement quant à la manière dont l'Iran est présenté, y compris en Europe, dans les médias. Vous étudiez l'Iran depuis très longtemps, et nous en sommes maintenant au deuxième mois de la guerre américano-israélienne contre l'Iran. J'aimerais simplement connaître votre point de vue sur la situation actuelle, vue depuis la lointaine Suisse.

#Patrick Ringgenberg

Eh bien, en réalité, il y a beaucoup à dire. Je pense, tout d'abord, que c'était une grosse erreur de commencer cette guerre, car, à titre personnel, je n'ai jamais cru que l'Iran serait attaqué. Quand on sait ce qu'est l'Iran — son histoire, sa culture, son expertise et sa puissance militaires — on comprend que non, on ne peut pas gagner une guerre contre l'Iran. Je me rends en Iran, et j'y vis

même une partie de l'année, depuis environ vingt-cinq ans maintenant — depuis 2000, et plus précisément depuis 2002. En vérité, chaque année, il y avait des articles sur des projets d'opérations militaires contre l'Iran : opérations spéciales, bombardements ou sabotages nucléaires.

Il n'a jamais été question d'une grande invasion. Mais pendant des années, il y a eu des plans pour attaquer l'Iran. Je n'ai jamais pensé que c'était vraiment sérieux, dans le sens où, encore une fois, compte tenu de ce que nous savons sur l'Iran, il est absolument impossible d'y atteindre quelque objectif que ce soit. L'histoire est très créative. Nous voyons exactement l'alignement des planètes qui a créé l'illusion que l'Iran était faible, qu'il pouvait être attaqué, qu'il pouvait être soumis. Mais nous pouvons voir maintenant que l'analyse — et je ne suis pas le seul à l'avoir dit — l'analyse prédisant, il y a encore quelques mois, que cela se transformerait en un borbier tranquille et en un piège pour les États-Unis, se réalise sous nos yeux.

Et concernant la vision de l'Iran — oui, ma première... La première fois que je suis allé en Iran, c'était en 2000, et une grande surprise a été de découvrir un pays totalement différent de l'image ou de la représentation que nous pouvons en avoir en Occident — vraiment, totalement différent. Je ne veux pas dire que l'Iran est un pays parfait, que tout y va bien. Non, pas du tout. Mais c'est complètement différent de ce genre de vision stéréotypée, fondée sur l'orientalisme, d'un pays de fondamentalisme et de théocratie, avec une sorte de mélange culturel. Non, c'est un pays très... D'abord, c'est un très grand pays, avec une longue histoire et une sociologie très diverse et complexe. Et la vie en Iran est totalement différente de ce que nous pouvons imaginer, et de ce que j'entends ici en Europe en général. Pouvez-vous nous donner quelques exemples ?

#Pascal

En quoi est-ce différent ? Quelle est la réalité par rapport à la façon dont c'est présenté ? Donnez-nous simplement trois ou quatre exemples.

#Patrick Ringgenberg

Oui, vous savez, vu de l'Occident, on a l'impression que c'est une dictature totale, une dictature religieuse. Mais quand on vit avec des Iraniens, on se rend compte qu'ils sont libres de se déplacer, libres de se rassembler, qu'ils ont leur propre vie. L'idée que c'est un gouvernement qui contrôle tout et que tout est religieux — ce n'est pas du tout exact. Maintenant, il faut comprendre que l'Iran est, encore une fois, un pays très complexe. Il y a des contrastes marqués, par exemple entre le nord de Téhéran, avec sa culture cosmopolite, très occidentalisée, voire américanisée, et des régions comme le Sistan-Baloutchistan, qui sont très traditionnelles, presque comme une autre planète. Et entre les grandes villes et les villages, entre le nord, le sud, l'est et l'ouest, il existe une grande diversité. On ne peut pas réduire l'Iran à quelques personnes occidentalisées dans quelques grandes villes.

Le problème avec la vision que nous avons de l'Iran, c'est qu'elle est en grande partie façonnée par la diaspora en Occident, qui est bien sûr libérale et occidentalisée, et qui adopte parfois une sorte de

regard néo-orientaliste sur son propre pays. Elle ne connaît l'Iran que de manière très partielle. Je veux dire, elle ne se rend pas dans les régions en dehors des grandes villes, ou ne rencontre pas les personnes qui constituent en réalité la majorité — celles qui sont plus traditionnelles ou religieuses. Et nous avons cette idée que le gouvernement iranien est totalement détaché de la majorité du peuple, ce qui n'est en réalité pas le cas. Mais le point principal, à mon avis, c'est que nous devrions reconnaître — ou nous aimerions reconnaître — que, oui, l'Iran est complexe, avec une longue histoire, et ainsi de suite.

Mais en réalité, nous avons toujours tendance à voir le régime des mollahs et la religion partout, alors que ce n'est pas le cas. Même l'islam iranien, ou la manière dont les Iraniens pratiquent l'islam, est totalement différent de ce que l'on observe dans d'autres pays musulmans. Par exemple, l'islam iranien est chiite, donc différent de l'islam sunnite — et il n'est pas seulement chiite, car il existe en Iran une longue tradition de poésie mystique persane qui a eu une immense influence sur la population. La poésie fait partie de la vie quotidienne, et à travers elle, on découvre une grande part de pensée mystique, le soufisme, qui est également mêlé à l'islam chiite en Iran.

Et il y a — vous savez, je connais certaines personnes religieuses, et j'en connais beaucoup qui ne pratiquent pas l'islam mais qui s'intéressent beaucoup à la pensée mystique. Il existe donc une grande variété, je dirais, de façons de penser et de positions spirituelles. Cela n'a rien à voir avec l'islam idéologique ou d'État que nous, en Occident, pensons être déterminant pour tout. Non, ce n'est pas le cas. Mais pour s'en rendre compte, il faut vraiment être en Iran. Et une chose frappante — quand j'écoute les analystes, les commentateurs — ils sont totalement déconnectés des réalités du terrain en Iran, je dirais. Ils voient l'Iran à travers un télescope, de très loin. Ils lisent des rapports, ils lisent des livres, mais ils ne peuvent tout simplement pas imaginer comment la vie est réellement à l'intérieur de l'Iran.

#Pascal

Hé, petite interruption rapide parce que j'ai récemment été banni de YouTube. Et même si je suis de retour, cela pourrait se reproduire à tout moment. Alors, s'il vous plaît, pensez à vous abonner non seulement ici, mais aussi à ma liste de diffusion sur Substack — c'est pascallottaz.substack.com. Le lien est dans la description ci-dessous. Et maintenant, retour à la vidéo. C'est une attitude très occidentale, n'est-ce pas ? Projeter nos propres visions de ce qu'est une autre société et agir en fonction de nos impressions d'elle, au lieu de réellement... enfin, ce n'est pas comme si nous n'avions pas étudié. Ce n'est pas comme si vous n'aviez pas été enseignant dans une institution très importante, une université en Suisse. Mais cela ne se diffuse pas, n'est-ce pas ? Pas même dans le discours public. Mais laissez-moi juste poser une question, parce que j'ai eu une surprise il y a environ deux mois, peu avant le début de la guerre.

J'ai eu par hasard un dîner avec deux amis iraniens, un couple du nord — de Tabriz, la région azérie — et ils m'ont apporté une magnifique bouteille de vin provenant, en fait, d'Azerbaïdjan, pas d'Iran, mais, vous savez, même ethnique, non ? Et il m'a dit : « Regarde, ce genre de vin, nous en faisons

aussi chez nous, autour de Tabriz. » Et j'ai répondu : « Oh, wow, je suis surpris, parce que ce n'est pas un pays islamique ? Avez-vous le droit de faire du vin ? » Et il m'a regardé et m'a dit : « Écoute, Pascal, le vin en Iran est bien plus ancien que notre religion relativement jeune. » Et j'ai dit : « Ah oui, c'est vrai. Il y a d'autres choses qui définissent réellement l'Iran que la seule religion. Et bien sûr, les 1 500 ans d'islam ne suffisent pas à tout définir quand il s'agit de l'Iran. C'est bien ça ? »

#Patrick Ringgenberg

Oui, exactement. Et en ce qui concerne le vin, c'est très intéressant, car la tradition de boire du vin remonte à l'Antiquité en Iran. Lorsque l'islam est arrivé, elle n'a pas disparu. Bien sûr, la majorité des gens ont cessé de boire du vin, mais dans l'aristocratie, dans certains cercles mystiques, dans les milieux littéraires, on a continué à en boire. Et de nos jours, c'est encore le cas. Et, vous savez, peut-être que mes amis musulmans en Iran me pardonneront de dire cela, mais en tant que Suisse, j'ai en fait commencé à boire de l'alcool en Iran, parce que j'étais à des fêtes où tout le monde buvait quelque chose — de la vodka, du vin — et j'étais le seul Européen à ne pas boire. Donc, c'était assez étrange pour moi. Petit à petit, très prudemment, je dois le dire, j'ai commencé à boire. Mais toutes les familles ne sont pas comme ça.

Je veux dire, je connais aussi beaucoup, beaucoup de gens qui ne boivent pas, ou qui suivent vraiment une pratique religieuse. Donc, on peut tout trouver en Iran. Et c'est cette diversité que nous ne comprenons pas vraiment depuis l'Occident. Encore une fois, quand on ne fait que lire des livres ou des articles sur l'Iran, cela ne suffit pas à donner une idée de la vie organique du pays. Et oui, le vin est partout. Les gens font leur propre vin — ce n'est pas toujours une grande réussite, une question de goût peut-être — mais l'alcool vient principalement d'Irak. Il y a aussi des whiskys, et je connais des gens qui ont une collection de whisky tout simplement incroyable. Bien sûr, c'est quelque chose de souterrain, caché, privé. Mais on se rend compte qu'en Iran, dans l'intimité, presque tout est possible.

#Pascal

Et selon mon ami, qui est anthropologue, il dit que même la vinification est encore possible — ce n'est pas trop caché. Mais je ne sais pas vraiment dans quelle mesure c'est vrai. Pourtant, le simple fait d'observer que le très célèbre cépage Shiraz porte en réalité le nom de la ville de Shiraz, en Iran — exactement cela — a été une révélation. C'est comme si on se disait : d'accord, la vie est bien plus diverse qu'on ne le pense. Mais tu as dit au début que tu ne pensais pas que les États-Unis et Israël pouvaient être assez insensés pour faire cela, parce que tous les facteurs vont à l'encontre du succès d'une opération militaire. Quels sont les facteurs auxquels tu pensais et qui t'ont fait croire qu'ils ne passeraient pas réellement à l'acte malgré ce sabre qu'ils agitent sans cesse ?

#Patrick Ringgenberg

Eh bien, regardons simplement la stratégie iranienne — ils ont une stratégie multiple : militaire et économique. Ils utilisent leur position géographique centrale pour nuire à l'économie mondiale, pour nuire aux pays voisins qui aident les Américains à bombarder l'Iran. Et l'Iran n'est pas très loin d'Israël, ce qui compte pour les missiles balistiques. J'étais à Téhéran pendant la guerre des 12 jours. Ils bombardaient Téhéran jour et nuit, mais à la toute fin, les Iraniens tiraient encore des missiles vers Israël. Finalement, Israël a demandé un cessez-le-feu. Donc, toutes les spéculations sur le nombre de missiles que l'Iran pourrait posséder ne sont peut-être pas le sujet principal, car il est évident que l'Iran dispose d'une infrastructure militaire dans tout le pays qui lui permet de riposter pendant des mois et des mois.

Et parce qu'ils sont vraiment le cœur du Moyen-Orient, ils peuvent avoir un impact sur l'économie régionale et sur l'économie mondiale. Toutes ces données, tous ces facteurs, étaient très bien connus, car la fermeture du détroit d'Ormuz est discutée depuis des années et des années. Si l'Iran est attaqué, il peut riposter dans le détroit d'Ormuz. Donc, ce n'est rien de nouveau. Et lorsque l'on rassemble tous ces éléments, on se dit que non, c'est ancien — il est tout simplement impossible d'attaquer réellement l'Iran sans subir de lourdes pertes et sans avoir un objectif clair à atteindre. Et encore une fois, lorsqu'on regarde l'Iran, il est en fait évident que l'Iran est trop grand pour tomber, trop grand pour échouer. Et on ne peut pas, on ne peut tout simplement pas le prendre à la légère.

Et nous pensons — eh bien, dans les médias, on peut lire que, oui, peut-être qu'on peut renverser le gouvernement, ou qu'on peut vaincre l'Iran, parce qu'ils ont cette vision délirante du pays. Ils pensent qu'il est faible, que la population est arriérée, que c'est une sorte de tribu exotique — qu'il suffit de tuer le dirigeant et tout s'effondre. Pas du tout. Quand on connaît un peu l'Iran, même comme touriste pendant deux ou trois semaines, on peut comprendre la taille du pays, la force mentale du peuple, le nationalisme. Et sans être un expert militaire, je sais que l'armée iranienne est assez forte et possède de multiples domaines de compétence qui remontent à la guerre Iran-Irak des années 1980.

Et pourtant, cela s'enracine dans une très ancienne tradition militaire. Donc, quand on prend en compte tous ces facteurs, on se dit que non, c'est simplement une idée insensée. Et si cette idée insensée devait un jour devenir réalité, devenir une guerre, ce serait parce que la plupart des analystes vivent dans une bulle. Ils n'ont pas analysé l'Iran tel qu'il est ; ils ont simplement créé une image projetée de l'Iran qui correspondait à leurs propres désirs. Mais la réalité finit toujours par s'imposer. Une fois encore, je pense que l'Iran est pour moi un cas d'étude très intéressant — la manière dont on construit une vision ou une représentation d'un pays qui n'a presque rien à voir avec ses multiples réalités. C'est quelque chose de fondamental, car si l'on a une conception erronée de quelque chose, bien sûr, toute initiative que l'on entreprend échouera.

#Pascal

Lors d'une autre conférence, j'ai appelé cela l'approche du Don Quichotte occidental — imaginer que ce qui se trouve devant soi est un géant, puis foncer droit dessus. Mais même si l'on voit très clairement le géant, si ce n'est qu'un moulin à vent, alors on a un problème et on va se blesser. Et je pense que c'est un autre exemple où les États-Unis combattent quelque chose de différent de ce que leur propre analyse décrit. Donc je pense que c'est bien là la critique, n'est-ce pas ?

#Patrick Ringgenberg

Oui, et je pense que le problème, c'est que Donald Trump ignore tout de la région. Peut-être qu'il vit dans une bulle, et que les informations qu'il reçoit proviennent de son cercle rapproché, qui travaille en réalité pour Israël. Je suis également surpris de voir à quel point Israël ne comprend pas qu'il ne peut absolument pas gagner une guerre contre l'Iran. Le problème, c'est que les États-Unis sont tombés dans un piège, avec des soldats américains jouant le rôle de mercenaires pour un autre pays — Israël — sans objectif clair, sans plan, ni issue. Et maintenant, on voit bien qu'il est absolument impossible de vaincre un pays qui remonte à l'Antiquité, doté d'une solidité culturelle, militaire et nationale que nous avons toujours sous-estimée en Occident.

Et parce que nous pensons que l'Iran est complexe, qu'il existe une division entre le gouvernement et le peuple — ce qui est vrai dans une certaine mesure — nous supposons que tout fonctionne comme un château de cartes, et que cela va bien ainsi. Non, encore une fois, c'est un biais, un biais orientaliste. Mais je suis surpris que les États-Unis, avec tant de professeurs, de membres du corps enseignant et d'universités étudiant l'Iran ou Israël — des pays de la région — ne puissent toujours pas comprendre cela. Donc, encore une fois, c'est un problème de connaissance. Comment est-il possible que les personnes compétentes pour comprendre un pays n'aient aucun pouvoir de décision, aucune influence sur la prise de décision ? Je pense que c'est une grande leçon pour tous les niveaux de prise de décision et pour tous les niveaux, je dirais, de l'approche académique d'un pays, car il y a manifestement un échec à tous les niveaux.

#Pascal

Vous êtes en Suisse. Comment cela s'est-il passé là-bas ? Je veux dire, en termes d'attention médiatique — puisque vous êtes un expert de l'Iran et que vous venez de la partie francophone — est-ce que les médias francophones en Suisse ont cherché à vous interviewer pour comprendre ce qui se passe ? Et, vous savez, le gouvernement suisse a été, à ma grande surprise — une surprise positive — assez critique. Le ministère des Affaires étrangères a même publié un communiqué disant qu'il ne cautionnait pas, qu'il estimait que c'était une mauvaise chose que les États-Unis et Israël aient attaqué l'Iran. Ils ont même publié de tels tweets, ce qui m'a surpris ; ils ont tendance à être moins directs. Mais comment avez-vous vécu cela, en tant qu'expert de l'Iran en Occident, en Suisse, maintenant que cette guerre a été imposée à l'Iran ? Avez-vous reçu beaucoup d'attention ?

#Patrick Ringgenberg

Non, pas du tout. Pas du tout. Je peux comprendre, d'une manière très proactive, que les médias — non seulement en Suisse, mais aussi en France, par exemple — invitent des experts ou des analystes qui ont une perception très marquée, voire idéologique, de l'Iran. Ou bien ce sont des personnes issues de la diaspora, ou clairement des opposants à la République islamique. L'idée est donc vraiment de créer une image négative, sombre de l'Iran. Parfois, j'ai l'impression qu'ils s'inscrivent simplement dans la logique de la propagande de guerre. Ce serait une étude passionnante à mener après la guerre — analyser les différentes manières dont les médias ont parlé du conflit.

Quelqu'un comme moi, qui connaît l'Iran, qui y vit une partie de l'année depuis de nombreuses années, qui comprend la société et les dynamiques politiques — ils ne s'intéressent pas à quelqu'un comme moi, car j'offrirais une représentation du pays bien plus nuancée et complexe. Donc non, je ne suis jamais invité. Les personnes qui le sont viennent généralement de la diaspora, qui est plus ou moins déconnectée du pays, ou bien ce sont des analystes qui ont, encore une fois, une vision très orientée de l'Iran. Et, vous savez, quand ils commencent immédiatement à parler du régime iranien, du régime islamique, du changement de régime — vous savez qu'ils opèrent dans un paradigme très spécifique.

Et, je veux dire, il n'est même pas possible de contrer ce genre d'argument massif, parce qu'ils ont un cadre et qu'ils y enferment tout l'Iran. Et c'est plus idéologique que tout autre chose. Donc après, on passe beaucoup de temps à expliquer : « Non, peut-être que c'est plus complexe que ça. » Il faut expliquer l'histoire de l'Iran, il faut développer un peu. Et bien sûr, les médias — ils n'ont pas le temps, et parfois ils ne le veulent pas. Parce que c'est quelque chose... Vous savez, j'ai de l'expérience avec cette construction de l'image de l'Iran depuis, eh bien, le début des années 2000, et même avant. Mais depuis 2000, j'ai vraiment étudié sur le terrain. Et ce qui m'a beaucoup surpris, c'était vers 2015, 2016, parce qu'ils avaient signé le JCPOA en 2015. Et avant cela, quand on avait des magazines ou des livres sur l'Iran, très...

#Patrick Ringgenberg

Très souvent, on présentait l'Iran comme une sorte de pays fasciste islamique, avec des images liées aux armes nucléaires. Bien sûr, l'Iran était considéré comme une menace — ils voulaient avoir la bombe, et ensuite ils pourraient bombarder Israël ou d'autres pays. Mais lorsqu'ils ont signé le JCPOA, soudainement, presque du jour au lendemain, tout a changé dans les médias. Tout à coup, à la une des magazines, on voyait de belles jeunes femmes portant des foulards, avec des titres comme « L'Iran est de retour », « une grande civilisation », et ainsi de suite. Et une fois que Donald Trump a quitté le JCPOA, nous sommes de nouveau revenus au champignon nucléaire, au symbole atomique et à la menace que représenterait l'Iran. J'ai donc vraiment compris à quel point il est facile de construire — ou d'enfermer — un pays dans une image négative.

Et lorsqu'il y a des intérêts économiques, lorsqu'il existe des possibilités de faire des affaires ou de se tromper, soudainement, on peut complètement changer cette image — encore une fois, du jour au

lendemain. Et alors, au lieu de parler des mollahs, de la bombe nucléaire, de la théocratie islamique, on montre de belles femmes et les nombreuses potentialités de l'économie iranienne. C'est donc un jeu médiatique. Mais de nos jours, le problème est que la plupart des médias — je ne prétends pas tout voir —, mais la plupart des grands médias, en Suisse comme en France, se contentent de suivre une sorte de propagande de guerre, un scénario catastrophe. Ou du moins, ils ne font que répéter ce que l'on entend depuis des décennies sur le régime des mollahs, l'oppression religieuse, et ainsi de suite.

#Pascal

C'est assez fascinant, n'est-ce pas ? Parce que nous sommes tous les deux Suisses. Je veux dire, je n'aurais pas pensé que la Suisse ait une presse dirigée, qu'elle soit d'une certaine manière contrôlée de façon centrale, avec des directives qui descendent d'en haut. Pas du tout. C'est un pays plutôt libre et libéral, où la presse peut plus ou moins écrire ce qu'elle veut. Mais pour une raison ou une autre, cette bulle épistémique que nous avons créée dans les pays occidentaux conduit différents médias à ne rapporter les choses que d'une seule manière et à répéter certaines expressions clés. « Régime » en est une pour l'Iran, « mollah » en est une autre. Peux-tu m'expliquer cela, d'ailleurs ? Je n'ai jamais compris pourquoi on parle de « régime des mollahs », parce que je ne — enfin, je connais l'Ayatollah, je connais la structure du gouvernement, y compris le pouvoir des Gardiens de la révolution et les différentes branches du gouvernement — mais le « mollah », peux-tu m'expliquer cela ?

#Patrick Ringgenberg

Oui, un mollah est un religieux — un religieux chiite. C'est quelqu'un qui étudie la tradition islamique, le droit, la jurisprudence et la philosophie pendant des années, voire des décennies, puis qui reçoit une sorte de certificat de compétence. L'ayatollah est l'un des plus hauts rangs, mais il existe aussi le titre d'*Alim*. « Mollah » est le titre courant pour désigner un religieux. Il faut comprendre que les mollahs sont l'épine dorsale de la communauté chiite, et pas seulement de nos jours — cela est vrai depuis des siècles. Car l'islam chiite, si l'on se souvient un peu de l'histoire, est une branche qui a émergé après la mort du prophète Mahomet. Il y eut alors un débat parmi les musulmans, après la mort du Prophète, sur la personne qui dirigerait la jeune communauté musulmane.

Et pour les chiites, il n'y avait qu'une seule personne qui pouvait être le véritable héritier du Prophète : c'était Ali, qui avait épousé la fille de Mahomet, Fatima. Mais la majorité des musulmans n'étaient pas d'accord ; ils ont choisi Abou Bakr, qui devint le premier des quatre califes. Les chiites ont donc décidé que, selon eux, Ali était le véritable héritier spirituel du Prophète. Pour les chiites, Ali n'est pas le quatrième des quatre califes — il est le premier des imams. Ali et Fatima eurent deux fils, Hassan et Hussein. Hussein fut martyrisé à Karbala en 680. Puis, de père en fils, il y eut douze imams, du moins pour les chiites d'Iran. Le douzième imam disparut mystérieusement au Xe siècle, et il est censé revenir à la fin des temps.

C'est l'un des aspects très importants de la métaphysique de l'histoire, de l'eschatologie du chiisme duodécimain. Après la disparition du douzième imam, la question s'est posée de savoir quoi faire, car il n'y avait plus de guide. Peu à peu, les clercs — ceux que l'on appelle les mollahs — sont devenus de plus en plus importants, car en l'absence d'un grand imam, ils étaient responsables de l'interprétation de l'héritage islamique : le Coran, les hadiths, toutes les traditions des imams. Et au fil des siècles, ils sont véritablement devenus la pierre angulaire de la communauté chiite. Ce qui a changé au XVI^e siècle, c'est que l'Iran est devenu chiite — il est devenu un royaume chiite. Et à partir de cette période, il y eut une puissance mondiale réellement liée, parfois même imbriquée, à une hiérarchie de...

#Patrick Ringgenberg

Ceux qui sont chargés d'interpréter la tradition chiite, la tradition islamique et la modernité de la République islamique — eh bien, nous avons ce principe de guidance religieuse intégré dans le système républicain. Mais d'abord, il est important de dire que tous les membres du gouvernement ne sont pas des mollahs — pas du tout. Je veux dire, on peut trouver des mollahs dans de nombreuses institutions, c'est certain. Mais, principalement, le processus politique et les décisions politiques sont pris par des personnes laïques. Et l'autre chose, c'est que la présence de la religion dans l'État est, encore une fois, quelque chose de très ancien. Ce n'est pas quelque chose de nouveau. Cela fait partie de la culture, voire du nationalisme de l'Iran lui-même.

Dire qu'il s'agit d'un régime de mollahs ne rend vraiment pas compte de la complexité de l'État iranien. Ce n'est pas seulement un État-nation tel que nous le concevons, issu plus ou moins du modèle européen du XIX^e siècle. C'est une république, c'est un pays religieux, et c'est aussi un pays héritier d'empires — car le premier véritable empire universel fut l'Empire achéménide, au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Depuis cette époque, les Iraniens ont l'habitude de gouverner et d'administrer des empires ou des royaumes. Il y a donc aussi quelque chose de cette tradition impériale dans la République islamique d'Iran actuelle. Se contenter de l'appeler un régime de mollahs n'a aucun sens ; c'est simplement une manière de projeter sur l'Iran une forme de préjugé laïciste, antireligieux ou anti-islamique.

#Pascal

Cela montre simplement que les personnes qui utilisent cette expression, ou ces deux mots, n'ont en réalité aucune idée de la manière dont l'Iran fonctionne réellement en tant qu'entité politique. Peux-tu cependant me parler de l'aspect religieux ? Nous savons qu'il y a des Juifs vivant en Iran. Nous savons qu'il existe d'autres confessions religieuses en Iran. Comment cela fonctionne-t-il ? Et peut-être aussi — mon ami conteste fortement la légitimité même de la notion d'ethnicité — mais les différents groupes qui, ensemble, composent les Iraniens d'aujourd'hui, comment ce mélange fonctionne-t-il ? Parce qu'il semble que l'un des malentendus en Occident soit que, dès qu'on largue quelques bombes, les minorités prétendument opprimées se soulèveront et renverseront le régime. Et ensuite, soit elles construiront une nouvelle utopie occidentale à Téhéran, soit elles se diviseront

en petites entités pour faire leur propre chose, parce que tout le monde voudrait simplement être libéré du joug de la répression centrale.

#Patrick Ringgenberg

Eh bien, il y a quelques minorités religieuses en Iran — certaines très anciennes. Oui, il y a des Juifs, pas beaucoup, je crois moins de 10 000 en Iran aujourd'hui, bien que je n'aie pas le chiffre exact. Il existe aussi différentes formes de christianisme : les Arméniens, qui constituent la plus grande communauté chrétienne, et les Nestoriens, ou ce que nous appelons les Assyriens. Il y a aussi des Zoroastriens. Le zoroastrisme était la religion que les Iraniens suivaient avant l'islam, et avec l'arrivée de l'islam, beaucoup de Zoroastriens se sont convertis ou ont émigré vers d'autres pays comme l'Inde. Mais encore aujourd'hui, bien que ce soit une très petite minorité, il y a toujours des Zoroastriens.

Ce sont donc des communautés pleinement intégrées à l'intérieur de l'État. Et comme il s'agit d'une république islamique, l'ironie — une ironie islamique — veut que les communautés non musulmanes reconnues par l'islam puissent vivre sans problème au sein d'une société musulmane. Elles ne peuvent pas prêcher leur foi ni chercher à convertir d'autres personnes, mais elles sont libres de pratiquer leurs rites. Elles disposent de leurs temples, églises ou synagogues. Elles peuvent suivre leurs propres coutumes — par exemple, consommer de l'alcool, puisque les chrétiens, bien sûr, peuvent en consommer. Et, bien entendu, avec la Révolution islamique, une certaine pression s'est exercée sur ces communautés non musulmanes.

Mais de nos jours, on peut rencontrer de nombreux zoroastriens ou chrétiens — des chrétiens qui se sentent Iraniens, tout comme les Iraniens musulmans. Ce sont aussi des nationalistes, et ils estiment que lorsque les États-Unis ou Israël attaquent l'Iran, c'est leur pays qui est attaqué, pas un gouvernement dont ils voudraient se distancier. Pas du tout. Et ces communautés non musulmanes sont très anciennes. Je veux dire, il y a des zoroastriens qui vivent en Iran depuis des milliers d'années, littéralement. Il en va de même pour les juifs. Malheureusement, après la Révolution islamique, beaucoup de juifs ont émigré en Israël. Mais les Arméniens — eux, ils sont ici depuis des siècles.

Et donc, ils font vraiment partie du pays — partie de la culture du pays. Et il existe de nombreuses amitiés entre Arméniens et Juifs, ainsi qu'entre Chrétiens et Musulmans. Dans la vie quotidienne, la question religieuse n'est pas vraiment à l'ordre du jour, car à un certain moment, la culture du quotidien ne relève pas de la religion. C'est une manière de vivre — c'est la nourriture, la sociabilité, toutes ces choses qui peuvent, bien sûr, avoir une dimension religieuse, mais non, c'est... Vous savez, quand on parle avec les gens, on se rend compte qu'ils se sentent Iraniens, car même s'ils ne sont pas musulmans, ils sentent que l'histoire du pays est aussi leur histoire.

#Pascal

Quelle est votre évaluation de la situation politique au sein des plus hautes sphères du pouvoir à Téhéran ? Mon ami et collègue Heinz Gärtner, professeur émérite à l'Université de Vienne, me faisait remarquer il y a quelques années qu'il existait de profondes divergences sur la manière de conduire la politique étrangère. L'un des exemples qu'il évoquait est que, chaque fois que le ministère iranien des Affaires étrangères semble sur le point d'obtenir un certain succès dans sa diplomatie avec l'Occident, il arrive souvent que le ministère de la Justice — dirigé par des figures beaucoup plus radicales — exécute des militants des droits humains. Cela provoque alors une tempête médiatique violente en Europe et aux États-Unis, ce qui finit par saboter une partie des efforts diplomatiques du ministère des Affaires étrangères. Avez-vous donc des observations à partager sur les différentes factions et les divers types de personnes en Iran, ainsi que sur leurs idées quant à la manière dont le pays devrait mener sa politique étrangère à l'avenir ?

#Patrick Ringgenberg

Oui, tout d'abord, il existe d'énormes divisions au sein de la structure du pouvoir en Iran. Je veux dire, c'est quelque chose qui a été étudié, et ce n'est pas un mystère. Cela remonte à la Révolution islamique, car cette révolution a créé une fracture entre — c'est très schématique, mais disons-le ainsi — les révolutionnaires qui voulaient réellement poursuivre une politique anti-impérialiste et anti-occidentale, ce que nous appelons les partisans de la ligne dure, et d'autres qui étaient plus pragmatiques, plus réalistes, pensant que, d'accord, il y a eu une révolution, mais qu'après quelques années, il fallait revenir à des relations diplomatiques normales. Donc, il fallait normaliser nos relations avec les pays européens ou avec l'Occident.

Et c'est ainsi que l'on peut identifier ce positionnement politique — qu'il soit réformiste, pragmatique ou réaliste, peu importe le terme que l'on emploie. Il existe donc deux positions vraiment fortes, et bien sûr, entre les deux, toutes les possibilités. Je veux dire, certaines personnes — et c'est aussi ce qui fait la complexité de la politique en Iran — peuvent être conservatrices, perçues comme des partisans de la ligne dure, mais suffisamment lucides pour comprendre qu'il faut être réaliste en matière de relations internationales. Et il y a aussi des réformistes qui, pour une raison ou une autre, sont très stricts sur la question de la normalisation avec l'Occident. On trouve donc toutes sortes d'interprétations de certains fondements de la politique iranienne. De nos jours, ce qui change tout, c'est la guerre.

Parce que pendant la guerre Iran-Irak, la première priorité était de défendre le pays — la patrie — et de mettre de côté les divisions politiques. D'abord, nous défendons le pays, et ensuite nous parlons de politique. Aujourd'hui, je pense que c'est plus ou moins la même chose. Les divisions, les tensions entre les différentes factions, et parfois des oppositions très violentes sont toujours présentes, mais la priorité est de s'unir face à l'agression. Après la guerre, bien sûr, toutes ces divisions et ces problèmes referont surface, car nous verrons à nouveau une forte fracture entre ceux qui veulent vraiment opérer un virage complet vers l'Est — avec la Chine et la Russie — et ceux qui ne veulent pas traiter avec l'Occident, ou seulement de manière très limitée.

Et certains analystes réalistes — peut-être plus réalistes — diraient que non, il faut trouver un moyen de normaliser les relations avec tous les pays du monde, y compris l'Occident. Donc, pour le moment, je pense que les divisions et les oppositions internes au sein du gouvernement sont simplement silencieuses, car, encore une fois, nous sommes en état d'urgence, et la première chose à faire est de terminer la guerre dans les meilleures conditions possibles. Ensuite, bien sûr, il y aura des débats animés au sein de l'appareil du pouvoir — des gens diront : « D'accord, que pouvons-nous faire maintenant ? » Mais tout dépendra de la façon dont la guerre se terminera et de ce que l'Iran obtiendra d'un accord.

Mais oui, enfin, il faut penser qu'au-delà de l'idée — peut-être du concept — selon lequel il existerait une sorte d'homogénéité de pensée au sein de la République islamique, parce que tout le monde est obligé d'accepter le système, il y a en réalité de très fortes divisions et des débats passionnés. Chaque fois que j'ai eu une discussion politique, et j'en ai eu beaucoup en Iran, je veux dire, on ne peut pas imaginer — ils parlent de ces sujets de manière très franche. Il n'y a pas de tabou. Ils savent que le pays est divisé sur le plan politique. Donc tout dépendra de la fin de la guerre, de la politique du nouveau guide suprême, des forces politiques qui émergeront après la guerre, et bien sûr, il y a encore beaucoup, beaucoup de paramètres que nous ne connaissons pas.

#Pascal

Devons-nous comprendre le rôle du guide suprême, l'ayatollah Khamenei — le nouvel ayatollah Khamenei aujourd'hui, qui était auparavant son père — comme celui d'un dirigeant suprême à la manière, disons, de la Corée du Nord, où l'on imagine un dictateur gouvernant d'une main de fer ? Ou devons-nous plutôt le voir comme une sorte d'arbitre en chef, quelqu'un qui doit composer avec les différentes factions qui comptent toutes pour le pouvoir politique ? Je veux dire, nous savons qu'il existe toutes ces factions. Alors, quel est concrètement son rôle au sein du système ?

#Patrick Ringgenberg

Eh bien, le Guide suprême a de nombreuses fonctions. L'idée est d'avoir une orientation religieuse au sommet de l'État, car c'est, encore une fois, une très ancienne tradition chiite, même si le système de la République islamique est très moderne, voire moderniste. L'objectif est d'assurer une direction religieuse afin que le pays suive les principes islamiques dans sa politique et sa société. Maintenant, ça, c'est la théorie. Mais en pratique, c'est beaucoup plus complexe. Ce que nous observons parfois dans la vie politique n'a rien à voir avec la religion — c'est une forme de réalisme politique ou de tradition impériale, ou simplement la politique qu'adopterait n'importe quel État-nation. Et ce n'est pas parce qu'un religieux, le Guide suprême, dit quelque chose ou recommande de faire ceci ou cela que cela repose nécessairement sur une base religieuse.

Parfois, ce qu'il dit relève simplement du discours politique, au sens le plus basique du terme. Cela n'a vraiment rien à voir avec la religion dans la vie quotidienne des villes. Le Guide suprême, comme vous l'avez dit, est au sommet de l'État. Il joue en quelque sorte le rôle d'un équilibre des pouvoirs

entre différentes factions. Il est un symbole d'unité. Il est moralement responsable de l'orientation islamique — ou du moins de l'apparence — du pays. Et il représente ce qu'on peut appeler l'État profond. Je veux dire, la conscience que, fondamentalement, l'Iran — oui, il a une dimension républicaine — mais que ses racines dans l'histoire sont à la fois un sentiment religieux et un sentiment impérial, car tous les empires de l'Iran l'étaient.

#Patrick Ringgenberg

Vraiment profondément lié à une dimension sacrée. Cela renvoie encore une fois à l'Antiquité. Ainsi, l'État profond, dans le cas de l'Iran, correspond à la conscience que la religion constitue l'un des axes fondamentaux de l'identité du pays, et qu'il existe également un axe impérial profondément enraciné dans l'histoire. L'État profond, c'est fondamentalement cela, et le Guide suprême incarne aussi ce type d'État profond. Il a donc une fonction véritablement multiple. Maintenant, que fera Mostafa Khamenei ? Je ne sais pas, car avant la guerre, lorsque j'ai eu des discussions politiques avec des personnes en Iran qui connaissaient le système de l'intérieur, la fonction même du Guide suprême était remise en question. Devons-nous la conserver ?

Devons-nous le transformer en quelque chose de moins politique et de plus, disons, religieux ou moral ? Ou devons-nous changer—transformer cette discipline fonctionnelle en quelque chose qui ressemble à un conseil composé de plusieurs personnes, et non d'une seule au sommet ? Il y avait donc ce type de débats. Ce n'étaient que des débats, mais ils montraient que le choix de Mostafa Khamenei avait été fait dans un contexte très particulier—un contexte de guerre, d'urgence. Et comme il était proche de son père, un religieux, il connaît la jurisprudence islamique à un niveau de compétence suffisant. Il a, bien sûr, été formé par son père aux études politiques. Donc, évidemment, ils voulaient créer une forme de continuité d'allégeance et de doctrine, afin que l'unité du pays soit préservée dans les circonstances actuelles.

Mais après la guerre, personne ne sait, car, bien sûr, Mostafa Khamenei appartient à une autre génération, et il est bien conscient que le pays a changé en quarante ans — que la politique de son père ne sera certainement pas la sienne, même si elle s'inscrit dans la continuité de celle de son père. Il y a donc bien plus de questions que de réponses à ce stade. Mais une chose est claire : malgré les divisions, les oppositions internes — très fortes — au sein du système iranien, celui-ci reste solide, car les Iraniens savent quand ils peuvent s'affronter à l'intérieur du cadre de la république et quand ils doivent s'unir face à une menace commune pour le pays.

#Pascal

Je trouve cela fascinant. D'un côté, il existe certainement des capacités administratives qui remontent à au moins 2 600 ans pour gérer et maintenir ce type de système. De l'autre, je trouve vraiment intéressant que tu présentes son rôle comme étant essentiellement celui du chef de l'État profond. Je viens justement d'avoir une discussion avec Aaron Good, qui affirme lui aussi qu'aux États-Unis, il est naïf de penser que le système politique se limite au Sénat, à la Maison-Blanche, et

ainsi de suite. Bien sûr, les réalités politiques aux États-Unis fonctionnent main dans la main avec toutes les forces qui ne font pas directement partie de l'ordre constitutionnel, mais qui restent néanmoins un élément essentiel du fonctionnement du système politique américain.

Donc, si vous présentez l'Ayatollah simplement comme le chef visible d'une autre partie de l'État, c'est assez précieux, je pense, pour réfléchir à la manière dont les structures politiques fonctionnent. Mais peut-être, vous savez, qu'il nous reste environ cinq minutes, et j'aimerais simplement vous demander : y a-t-il quelque chose que je ne vous ai pas demandé, ou quelque chose qui vous vient à l'esprit et que vous jugez important, qui pourrait être ajouté à la discussion que nous avons déjà eue, afin que les gens comprennent mieux quelque chose que vous estimez essentiel à propos de l'Iran ou de la guerre qui est en train de se dérouler ?

#Patrick Ringgenberg

Eh bien, vous savez, il y a beaucoup de choses à dire. Mais je soulignerais peut-être le fait que, une fois de plus, la manière dont l'Iran est représenté dans les médias européens est vraiment totalement trompeuse. Et encore une fois, pas parce que l'Iran serait une sorte de pays parfait, un lieu d'harmonie ou de paradis — non, pas du tout. Et, vous savez, en tant que chercheur, mon...

#Patrick Ringgenberg

Mon objectif, mes buts, sont d'avoir la vision la plus complète, la plus précise, la plus pertinente et, je dirais, la plus neutre possible des nombreuses réalités — parfois contradictoires — d'un pays. Mais ce que j'entends, ce que je lis dans les médias, c'est toujours une sorte de parti pris dans l'interprétation, qui veut que l'on voie les choses de telle ou telle manière. Et bien sûr, je connais un peu la diaspora en Occident, et elle a ses propres trajectoires de vie. Certains sont des immigrants économiques, d'autres étaient des opposants à la République islamique. Naturellement, ils se sont réfugiés ici, en Occident, aux États-Unis, en Europe. Et bien sûr, ils tiennent un discours d'opposition, ce qui est tout à fait compréhensible. Je n'ai pas à juger cela.

Simplement, je dois redire qu'il s'agit d'une seule voix, mais qu'il y en a beaucoup, beaucoup d'autres en Iran. Et en tant qu'historien, en tant qu'anthropologue, je ne peux pas me contenter de prendre en compte une seule voix et dire : d'accord, l'Iran, c'est cela — à travers le prisme ou la perspective de la vie de la diaspora. Encore une fois, le problème, c'est le manque de compréhension, et tout simplement le manque de contact avec l'Iran tel qu'il est — l'Iran vivant. Ce qui m'intéresse, c'est que beaucoup de personnes qui débattent de l'Iran à la télévision et dans les médias parlent de l'Iran sans l'Iran. Comme si, je veux dire, ils décidaient : d'accord, dans le nouvel Iran, la diaspora fera ceci ou cela. Je peux comprendre que ces personnes aient des idées, et qu'elles pensent que, lorsqu'elles pourront revenir en Iran, elles renverseront le gouvernement et créeront une sorte de gouvernement laïc et libéral là-bas.

Pourquoi pas ? Mais ce n'est qu'une théorie. Et qu'en est-il des plus de 90 millions de personnes vivant en Iran ? Que pensent-elles ? Que savent-elles d'elles-mêmes ? Presque rien. Parce qu'on part simplement du principe que les Iraniens devraient penser comme eux — d'une manière libérale, laïque et occidentale. Il y a bien sûr des gens comme cela en Iran. Beaucoup sont très critiques envers la République islamique. Mais encore une fois, la diaspora et les analystes que nous entendons et lisons en Occident sont totalement déconnectés de la majorité des Iraniens, qui pensent autrement. Et c'est pourquoi l'Iran dont ils parlent n'est pas un Iran réel. C'est un Iran projeté, idéal, théorique, orientaliste. Mais ce n'est pas l'Iran que, je pense, n'importe quel touriste en Iran — même pour seulement dix jours — pourrait découvrir.

#Pascal

Alors espérons que nous pourrons, dès que possible, aller faire du tourisme en Iran et encourager tout le monde à aller le découvrir par eux-mêmes, car vous avez tout à fait raison. Je veux dire, le genre de stéréotypes sur lesquels nous, en Occident, fonctionnons sont grotesques, alors même que nous pensons être la partie éclairée de la civilisation humaine, n'est-ce pas ? Enfin, nous devons nous arrêter là. Pour tous ceux qui s'intéressent à votre travail, Patrick, vous avez un site où vous regroupez certains de vos contenus — c'est PatrickRickenberg.com.

#Patrick Ringgenberg

Ouais, ouais, ouais, c'est ça — patrickrickenberg.com. J'ai aussi quelques articles et des extraits de livres publiés sur Academia.edu. Et ouais, c'est tout.

#Pascal

Et tu m'as dit que tu avais publié environ dix livres toi-même, c'est bien ça ?

#Patrick Ringgenberg

Ouais, ou peut-être plus. Après dix, j'ai arrêté de compter.

#Pascal

Si vous souhaitez lire quelque chose d'un chercheur très modeste qui a cessé de compter ses livres, allez découvrir le travail de Patrick Rickenberg. J'essaierai de mettre quelques liens dans la description ci-dessous. Patrick, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Patrick Ringgenberg

Merci beaucoup.